



Chaque jour à Bienne, une pièce de théâtre fait vibrer la «Robert Walser-Sculpture». TTH

UN WALSER, S'IL VOUS PLAÎT

A Bienne, la «Robert Walser-Sculpture» de Thomas Hirschhorn est l'un des points culminants de l'été culturel helvétique. Elle souligne la dimension profondément «anthropocène» du travail de l'artiste contemporain

SAMUEL SCHELLENBERG

Anthropocène (I) ▶ «No problemo – je suis toujours là de 10h à 22h (jusqu'au 8.9.2019). A bientôt, Thomas.» Par ces mots tapés en majuscules dans la ligne «sujet» d'un courriel, l'artiste Thomas Hirschhorn répondait à notre proposition de venir passer une journée à Bienne dans sa gigantesque «Robert Walser-Sculpture». Un mastodonte tout en palettes, parois de bois aggloméré, sagex, grandes banderoles et ruban adhésif, construit devant la gare de la ville bilingue et qui tient lieu d'Exposition suisse de sculpture. Pour la 13^e édition de cette manifestation organisée à intervalles irréguliers depuis 1954,

plutôt que de consteller la cité de différentes pièces, la curatrice Kathleen Bühler a proposé de n'inviter qu'un seul artiste, habitué à faire les choses en grand.

Lui et son œuvre inaugurent la série d'été du *Courrier* sur l'«Anthropocène». Pas tant parce que l'art d'Hirschhorn reflète ses inquiétudes pour le climat, mais parce l'artiste né en 1957 à Berne, qui a grandi à Davos, incarne à divers niveaux cette ère géologique directement influencée par l'humain. D'abord par des propositions plastiques composées de matières pauvres ou récupérées, qui évoquent le bidonville ou le Far West pour visibiliser l'obsession consumériste, principal horizon du capitalisme triom-

phant. Mais aussi par les nombreux débats que l'artiste orchestre au fil de ses hommages à des penseurs, philosophes, artistes ou écrivains. Car au cœur des discussions se trouve l'humain, et donc par la force des choses sa condition au présent.

C'est également le cas à Bienne, où les textes et la pensée de Robert Walser sont le combustible de la sculpture et des nombreux protagonistes qui l'habitent, au fil de rencontres, discussions et conférences à vivre chaque jour. Plongée d'une journée dans l'étonnant monument temporaire qui célèbre l'écrivain bernois, pour tenter de saisir toutes les nuances d'une proposition parfaitement hors du commun.

10h

En sortant de la gare de Bienne, à moins de choisir l'issue «lac», impossible de rater la «Robert Walser-Sculpture»: pour rejoindre les rues du centre, il faut obligatoirement passer sous l'un de ses deux ponts et lire la grande banderole «Robert Walser For Ever». Né à Bienne en 1878, l'écrivain allemand était revenu temporairement au pied du Jura en 1913, à la recherche de sérénité après des années à Berlin. Adepte d'une superficialité feinte, multipliant les descriptions aussi fines que précises de non-événements du quotidien, il était admiré de pairs comme Kafka, Zweig ou Musil. Mais la très grande majorité des Suisses ne connaît pas

ses romans – *Les Enfants Tamer* (1907), par exemple, ou *L'Homme à tout faire* (1908) –, le recueil de nouvelles *La Promenade* (1917), voire son *Brigand* (1925) publié à titre posthume en 1972. Tout au plus d'aucuns ont-ils entendu parler de sa mort: interné de force dans la clinique psychiatrique d'Hersau, l'écrivain s'est endormi dans la neige le jour de Noël 1956, épuisé par une promenade qu'il a voulue trop longue.

10h15

Sorte de château fort, la sculpture est principalement accessible par deux rampes. Il fait beau et chaud, en ce vendredi 5 juillet, avec une petite brise qui fait tressaillir les nombreux parasols ponctuant les lieux. «Ah vous êtes là? J'ai pas trop de temps en ce moment, mais on peut parler plus tard... Commencez par discuter avec les autres.» Le visage rouge soleil, habillé d'une chemise blanche aux poches débordantes – gros téléphone, paperasse –, Thomas Hirschhorn tourne dans sa création.

Une vingtaine de visiteurs est déjà sur place et l'artiste inscrit le programme du jour sur un *flipchart* au cœur du Forum. Un énergique quinquagénaire l'interpelle en *schweizerdütsch*: «Je suis venu exprès d'Andermatt pour vous voir!» «Andermatt? J'y ai fait mon école de recrue!»

10h30

Sur les murs extérieurs de la sculpture, de grands et insistants panneaux fléchés indiquent l'emplacement des taxis. Ils rappellent que le monument est né dans la douleur, pour cause d'opposition des chauffeurs mais aussi des cyclistes – la sculpture empiète sur leurs habituelles places de stationnement. Également sous le feu de plaintes de riverains, Thomas Hirschhorn a dû repousser d'une année la construction de son œuvre, prévue l'an dernier. Pour ne rien arranger, deux membres du conseil de la fondation organisatrice ont démissionné au printemps, en raisons de divergences avec l'artiste.

Mais peu importe: contrairement à Robert Walser, le Parisien d'adoption – Thomas Hirschhorn vit dans la capitale française depuis 1984, avec un atelier à Aubervilliers – n'est pas revenu en Suisse pour y trouver la tranquillité. «Je voulais construire, avec des Bernoises et des Biennois, un projet difficile, compliqué et complexe, explique-t-il durant l'après-midi. Les gens d'ici sont tous les jours plus nombreux à venir, et surtout à revenir!»

Tout au long du processus, les comptes-rendus de la presse locale étaient plutôt malveillants, regrette Thomas Hirschhorn. «Pas par rapport au projet lui-même, mais concernant ma personne, en tant qu'artiste – j'ai donc arrêté de les lire.» Il invite le public à se rendre compte sur place «plutôt que de répéter des choses entendues». Fin 2004 au Centre culturel suisse de Paris, sa fameuse ex-

position «Swiss Swiss Democracy» avait elle aussi le format d'un espace de discussion. Et nombre de voix critiques n'avaient pas pris la peine de se rendre à Paris.

10h45

«Comme membre du Conseil de la Ville, j'avais participé aux débats sur la sculpture, qui étaient nombreux», se souvient Mamadou, élu en ville de Bienne, qui collabore au bar du monument – il nous sert une eau minérale (de la Valser, évidemment). «Avec Thomas, il y a une grande générosité – du cœur, de la tête, des idées. Il écoute, n'impose pas les choses, pose des questions. Et vous le voyez toujours à l'œuvre.»

Mamadou évoque aussi l'altruisme du modèle Hirschhorn, qui consiste à donner du travail aux jeunes et à celles et ceux qui n'en ont pas, qui sont en rupture, voire qui n'ont pas la bonne couleur de peau. D'ailleurs, sur 1,6 million de francs budgétés pour la sculpture – dont il manque encore quelque 240 000 francs –, plus de 700 000 concernent les salaires des collaborateurs. Dont seulement 30 000 francs iront à Thomas Hirschhorn, un honoraire qui couvre l'entier de son engagement depuis 2016.

11h

À côté du bar, Christian est le responsable des outils, rangés dans un container. Une *Werkstatt* indispensable, dans une structure comme celle-ci, où les retouches sont quotidiennes. L'endroit est ouvert à tous les résidents de la construction, mais également aux visiteurs, «qui peuvent s'approprier la sculpture. Un peintre de paysages a par exemple réalisé plusieurs œuvres ici», accrochées dans le Forum. Et un visiteur s'en prend aujourd'hui à un grand bloc de sagex, sous le regard indulgent de Thomas Hirschhorn.

11h30

Chaque espace à son nom. Dans «Lady Xena», une retraitée au regard mélancolique évoque son passé X: «J'étais une dominale» Posés dans une vitrine, ses instruments sadomaso en imposent, entre godemichés géants, fouet, plugs anaux ou masques, à côté de photos la montrant en action, à une autre époque. Elle fait partie de la sculpture «car Robert Walser était un *devot*, un soumis. Il avait des problèmes avec les femmes, voyez-vous», explique celle qui se faisait aussi appeler Frau Dr. Prof. Der Schlappene Schwänze, grande guérisseuse de «queues molles».

12h15

La «Robert Walser-Sculpture» est si grande qu'on est par définition sans cesse en train de rater quelque chose. Par exemple son vernissage répété quotidiennement, dans le box de Local Int, espace d'art indépendant de Bienne tenu par Chri Frautschi. L'absence d'un programme prédéterminé fait partie du concept de la sculpture. ...

SÉRIE D'ÉTÉ: ANTHROPOCÈNE (1/7)

Alors que l'incidence humaine sur la biosphère n'est hélas plus à prouver, d'aucuns suggèrent de baptiser notre ère géologique «Anthropocène». Cet été, Le Mag examine comment la culture raconte ou reflète cette réalité, tente de lui trouver des solutions ou au contraire participe au problème. **CO**

... pour encourager les visites intempestives. La jeune trentenaire Simone, par exemple, en est à son quatrième passage. «La première fois, je suis venue une heure et demie, puis j'ai fait des visites plus courtes, en attendant le bus juste à côté.»

Mitoyen de Local Int, l'espace «Dan-dedion» est tenu par Delphine, Charles et Yves, en alternance avec quelques acolytes – ils forment un collectif qui porte le nom du lieu. Etudiants du master TRANS de la Haute Ecole d'art et de design de Genève, ils organisent des promenades, ensuite inscrites sur une grande carte au sol. «Là nous ne sommes qu'au début du processus, mais nous allons nous infiltrer partout, comme de la mauvaise herbe», sourit Delphine. L'idée est d'associer les enfants, qui deviendraient coauteurs d'une recherche plus vaste sur la pratique artistique collective et l'éducation.

De l'autre côté d'un premier pont, les étonnantes vidéos du projet *Le Monde à Bienne* donnent la parole à des migrants – ils sont invités à raconter les raisons de leur venue à Bienne. Réalisé par Enrique Munoz Garcia, par ailleurs photographe officiel de la sculpture, le film aligne les déclarations d'amour à cette ville de 56 000 âmes, connue pour son multiculturalisme.

En face, le bureau de Travail de rue, d'habitude installé en ville, a pris des quartiers d'été dans la sculpture. Soutenue par les églises, la structure associative propose de l'aide aux démunis, avec habits de seconde main, ordinateurs connectés, imprimante, téléphone et grosse machine à café. «Certains habitués de l'autre bureau n'osent pas forcément venir ici, admet Benjamin. Mais en revanche, nous attendons d'autres personnes et les discussions sont passionnantes.»

13h15

Un brin affamé, on retransverse le pont pour rejoindre la Cantina. Spécialités de la Corne de l'Afrique, les plats au menu s'avèrent aussi succulents que bon marché. La nourriture n'est pas préparée sur place, car l'espace n'est pas aux normes. «J'ai dit à Thomas: attention, on n'est pas à Paris ici!» s'amuse Mamadou.

On s'assaye avec Manfred, concierge tateu du centre autonome de Bienne, la cinquantaine. C'est un habitué, il vient presque tous les jours, et a lu son premier livre de Robert Walser «il y a deux ans, en entendant parler du projet de Thomas Hirschhorn». Il n'est pas du genre à visiter les musées mais s'est tout de suite senti à l'aise ici. L'endroit est adapté aux personnes intimidées par les institutions et leurs codes, dit-il.

Une table plus loin, de jeunes collaborateurs et visiteurs rapent sur la improvisation de Christian à la guitare. «Tout ce qu'on n'a pas donné c'est pardonné / L'essentiel c'est regarder vers le ciel...»

14h

On rejoint Thomas Hirschhorn et Christian à la table d'à côté – ils terminent une conversation sur leurs tout premiers échanges, il y a quelques semaines. «Je t'avais dit que tu faisais de la merde, c'est vrai, mais de haut ni-



Construite sur la place de la gare, la sculpture de Thomas Hirschhorn (chemise blanche et lunettes) inclut un Forum. ENRIQUE MUNOZ GARCIA

veau», tient à souligner Christian, ce qui provoque l'hilarité de l'artiste. Un quinquagénaire du nom d'Andrea nous rejoint avec son amie hispanophone. Pour le présenter, l'artiste évoque leur rencontre. «Alors qu'on installait les palettes, il m'avait dit à travers le grillage que 'Robert Walser, c'est pas bon!' Andrea s'étrange d'une indignation surjouée: «Mais c'est pas vrai, j'ai juste dit que Friedrich Glauser était meilleur!» Se tournant vers sa compagne, il résume ensuite à sa manière l'essence du travail d'Hirschhorn: «No hace nada, pero cobra», il ne fait rien mais se fait payer. «Certains Suisse sont un peu obsédés par l'argent», sourit l'artiste une fois Andrea reparti.

Au tour de Malik de nous rejoindre, quelques bières au compteur. Venu du Sénégal, établi à Bienne dès ses 10 ans, il est connu de toute la ville, en particulier parce qu'il squatte volontiers la place de la gare. Normal donc qu'il ait fait sienne la sculpture, qui occupe son

territoire. «Voilà papa, j'ai fait ça», dit-il à Hirschhorn un sourire en coin – il lui donne une série de peintures réalisées sur feuilles A4, que l'artiste range soigneusement dans un classeur déjà bien garni. «Ça fait quelques semaines que je m'y suis mis, c'est venu comme ça», raconte Malik, un vieux casque de pompier vissé sur la tête.

15h15

On traverse enfin le second pont, qui mène à la partie la plus orientale de la sculpture – pas étonnant qu'on y trouve un cours d'arabe. Mais également un espace baby-sitting, un Studio TV – «nous interviewons les conférenciers et spécialistes qui viennent parler de l'écrivain», explique Jérôme – et le *Journal Robert Walser*, quotidien produit sur place par Julien. «La seule consigne de Thomas était que le média parle de Robert Walser et de la sculpture, explique le journaliste. On travaille de manière très spontanée, au jour le jour.»

Et le public aime, voire collectionne. «On tire à 130-150 exemplaires et ils partent tous», parfois dès le début de l'après-midi, ce qui donne une idée du nombre minimum de visiteurs. «J'ai une petite archive personnelle, que je cache», glisse Julien. Le numéro du lendemain est déjà prêt, entièrement rédigé en esperanto par Pazival, aussi appelé Monsieur le Vert – sa couleur de prédilection, qui contraste avec sa barbe blanche. Comme ses voisins arabophones, il donne des cours, par exemple à Thomas Hirschhorn. «Il est très dispersé, mais il m'a promis d'apprendre une vingtaine de phrases par cœur», raconte Parzifal. Des extraits de «Roberto Valsero»?

16h10

On attrape enfin Thomas Hirschhorn (lire interview ci-dessous), sur les gradins du Forum, alors que Malik philosophe au micro, non sans un talent naturel assez bluffant. On s'entretient ensuite avec la curatrice Kathleen Bühler. Au même titre que l'artiste, celle qui est commissaire d'exposition au Kunstmuseum de Berne a choisi de passer les 86 jours de l'événement sur place. «C'est la meilleure décision que je pouvais prendre, c'est un cadeau que je me fais à moi-même. J'avais envie d'expérimenter un projet de ce genre, aussi pour découvrir si Thomas arrive véritablement à réaliser ses objectifs», sourit-elle.

Elle mentionne la première conférence sur place de l'historienne biennoise Margrit Wick, mi-juin, qui a présenté l'histoire de l'Exposition suisse de sculpture. «Elle a rappelé que des polémiques ont secoué chaque édition, ce qui m'a passablement calmée (rires). Ça fait donc partie du jeu. C'est d'autant plus étonnant quand on pense aux sculptures formalistes montrées durant les premières éditions, avec des commentaires identiques à ceux d'aujourd'hui: 'Ce n'est pas beau, ce n'est pas de l'art, ça coûte trop cher et ça ne sert à rien...'»

A une époque où les curateurs-trices ont des velléités d'omnipotence, collaborer avec un artiste comme Hirschhorn oblige à une certaine humilité. «J'ai aussi récemment travaillé sur l'exposition de Miriam Cahn au Kunstmuseum de Berne. Les deux sont des artistes très indépendants et organisés: être curatrice de leur exposition implique donc pour moi d'être une sorte de partenaire dans le processus, tout en étant prête à travailler également comme une assistante.»

16h58

«Vous êtes tous invités à monter sur la sculpture, Gabriela Pereira va lire ses textes!» Avec son mégaphone, Bridel harangue les passants depuis l'un des ponts. «Je suis un peu le concierge de la sculpture, que j'ai aussi aidé à construire», confie celui qui est à Bienne pour l'été mais suit les cours d'une école d'art à Paris le reste de l'année.

Le public se densifie, avec plusieurs seniors qui prennent place sur les gradins du Forum et passablement de familles avec poussettes sur les rampes. On prend place sur un canapé de récupération recouvert de ruban adhésif de

couleur havane, l'une des marques de fabrique de Thomas Hirschhorn. Une bonne manière pour imperméabiliser le sofa, qui a résisté à la gigantesque tempête du week-end d'ouverture.

18h

Le chercheur Chris Walt prend place devant le micro du Forum. Il décortique avec force détails la manière dont l'écrivain procédait pour rédiger ses textes. Au deuxième rang, Thomas Hirschhorn pose la première question, en fin de conférence, autour des fameux «microgrammes» de Robert Walser – des manuscrits écrits très petits, desquels l'écrivain extrayait ensuite les textes à publier. «Je me méfie de la mythologie qui sous-entend que Walser écrivait de cette manière car il voulait se 'faire petit', observe Chris Walt. Quand on produit autant que lui, on ne se fait pas petit!»

20h

Après Chris Walt, l'historienne biennoise Margrit Wick évoque la destinée d'un grand hôtel local. Et conclut par un joyeux «Bis Morn, schöne Abig!», avant que l'écrivain et paysan Jean-Pierre Rochat ne vienne lire ses écrits. On s'attable avec Ann Cotten, jeune écrivaine autrichienne d'origine états-unienne, en résidence jusqu'à fin juillet, qui explique trouver la manière de travailler de Thomas Hirschhorn «vraiment inspirante: il est à la fois patient et impatient». Plein de personnes différentes cohabitent ici, note-t-elle, «qui ont toutes un intérêt très vif pour la pensée», installées dans «une ambiance un peu Wild West. Je me réveille le plus tôt possible, pour avoir une vie en dehors de la sculpture. Ensuite, je viens ici et j'essaie de travailler.»

Elle considère cette résidence comme une «bonne opportunité» pour comprendre son propre travail. «Robert Walser oblige à se poser la question du destinataire: pour qui sont ses textes? La sculpture permet de trouver des réponses ensemble. Cette période restera pour moi un moment charnière.»

«Travailler avec Hirschhorn est inspirant: il est à la fois patient et impatient» Ann Cotten

21h

L'heure du «Walser Theater» est enfin arrivée. Écrit par Marcus Steinweg, philosophe et ami fidèle d'Hirschhorn, le texte est composé d'affirmations que déclament les protagonistes, sans trame narrative. «Une affirmation est incertaine, et de ce fait ni correcte, ni fausses», écrit Steinweg dans son introduction. La distribution change continuellement et comprend ce soir des piliers de la sculpture comme Bridel ou Christian. «Il faut savoir que la pensée ne peut être qu'amoureuse.» «Les erreurs naissent d'un manque d'imagination.» «Son silence ressemble au cri de la contingence.» Et le tout de se terminer par un avertissement: «Vous auriez dû le savoir plus tôt, c'était un fait connu!»

22h

Aux entrées de la sculpture, des panneaux indiquent que les lieux sont désormais fermés mais qu'ils rouvriront le lendemain à 10h. Au bar, autour de bières un peu tièdes, plusieurs des comédiens débrieftent. Oui, Thomas a aimé, et Kathleen aussi, ouf. «Bridel, fais attention, tu parles trop fort dans le micro», remarque Vera. Le jeune homme acquiesce.

Ce soir, Thomas Hirschhorn a quitté les lieux en toute discrétion. «Il part toujours à 22h, normalement en sachant tout le monde», remarque Christian. Un effacement très walserien, seions-nous tentés de dire. 1

La «Robert Walser-Sculpture» est à visiter jusqu'au 8 septembre, ts les jours de 10h à 22h, www.robertwalser-sculpture.com

«Robert Walser peut inspirer les jeunes»

En quoi Robert Walser est-il d'actualité?

Thomas Hirschhorn: Il pose la question du succès, de l'échec, du pouvoir, de l'influence hors du temps. Il est exemplaire dans le sens où il a tout mis sur ces thématiques. Il sous-entendait la possibilité de vivre hors compétition, en quelque sorte, cela fait sens aujourd'hui. Et c'est aussi quelqu'un qui peut inspirer les jeunes, par son attitude radicale, son engagement pour l'écriture et le fait d'être prêt à en payer le prix.

Le public connaît-il Robert Walser?

Certains connaissent son nom, aussi parce qu'une place le porte. Mais de nombreux visiteurs m'ont dit que c'est la sculpture qui leur a donné envie de s'intéresser à l'écrivain. Il mériterait amplement de figurer parmi les auteurs obligatoires à l'école.

Avec son côté foisonnant, votre sculpture n'est pas sans évoquer les «microgrammes» de Walser.

Cette œuvre inclut diverses possibilités de se confronter à Robert Walser, qu'elles soient superficielles – avec par exemple une simple citation, qu'on peut voir de la rue – ou plus profondes, par la conférence d'un-e spécialiste. C'est un grand plan, dans lequel on trouve son propre chemin, sans avoir de but précis – c'est pour cela que nous n'avons pas de médiation, tout le monde peut parler. Malik, par exemple, est tout le temps là, a des choses à dire et aime être en contact avec le microphone, et donc automatiquement, il a aussi la parole.

Votre travail, d'une certaine manière, exprime parfaitement l'anthropocène, mais sans le thématiser.
Le climat me préoccupe comme tout le monde, mais

en tant qu'artiste, j'espère encore pouvoir trouver mes propres thématiques et questionnements, qui ne me sont pas dictées par l'actualité ou les crises du moment. Je travaille dans le champ de forces de l'amour, de la philosophie, de la politique et de l'esthétique et j'y suis fidèle. D'autres artistes s'intéressent au genre ou à la nature, pourquoi pas.

Vous évoquez le genre: les penseurs qui vous inspirent sont plutôt masculins, comme en témoignent vos hommages à Spinoza, Gramsci, Nietzsche, Foucault...
Ici, il y a aussi un autel-hommage à Simone Weil, vous ne l'avez pas vu? Ce n'est pas pour être politiquement correct mais parce que je la trouve formidable. J'ai aussi fait une «Hannah Arendt Map», des kiosques Meret Oppenheim et Ljovob Popova, un Ingeborg Bachmann Altar... **PROPOS RECUEILLIS PAR SSG**